



HAL
open science

Le berbère zénaga de Mauritanie. Un îlot (bilingue) en pleine terre

Catherine Taine-Cheikh

► **To cite this version:**

Catherine Taine-Cheikh. Le berbère zénaga de Mauritanie. Un îlot (bilingue) en pleine terre. *Journal of Language Contact*, 2024, 16 (2023) (2-3), pp.265-295. 10.1163/19552629-01602008 . halshs-03088039

HAL Id: halshs-03088039

<https://shs.hal.science/halshs-03088039v1>

Submitted on 24 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Le berbère zénaga de Mauritanie : un îlot (bilingue) en pleine terre

Catherine TAINE-CHEIKH
LACITO (CNRS, Universités Paris III et INALCO)

Le zénaga appartient à la famille des langues berbères qui est parlée de l'océan atlantique à l'ouest du Nil et des bords de la mer méditerranée aux rives du fleuve Niger. À l'intérieur de cette aire, les zones berbérophones peuvent être relativement étendues, mais elles peuvent aussi être très circonscrites. Il existe ainsi plusieurs oasis (celle de Figuig au Maroc, celles du Mزاب en Algérie, celle de Siwa en Égypte...) qui forment, en partie ou en totalité, des îlots de langue berbère.

Bien que située dans l'espace sahélo-saharien, la zone zénagophone n'est pas une terre à palmiers et ne constitue pas un îlot de verdure du type oasis. Cependant, les dimensions assez restreintes de cette zone, son éloignement des autres ensembles berbérophones et son enclavement dans un environnement essentiellement arabophone, font du zénaga un représentant assez caractéristique de ce qu'on appelle les îlots linguistiques.

Je m'attacherai dans un premier temps à dépeindre les caractéristiques présentes de l'îlot zénagophone, avant d'aborder, dans la seconde partie, les circonstances de sa formation à la lumière de l'histoire de la région. La troisième et dernière partie sera consacrée à l'étude de la langue et aux propriétés linguistiques les plus marquantes du zénaga.

I. La situation des zénagophones à l'époque moderne

Le zénaga n'a pas de statut reconnu en Mauritanie, ni comme langue officielle (c'est le cas de l'arabe – et du français jusqu'en 1991), ni comme langue 'nationale', à l'instar du pular, du soninké et du wolof. Il est également absent des médias officiels et n'a fait qu'une percée très limitée sur facebook.com ces dernières années.

Cette discrétion tient notamment, depuis l'indépendance du pays en 1960 et même avant, à l'existence de plusieurs facteurs socioculturels que je vais évoquer.

1.1. Un îlot linguistique à la survie menacée

Au début du XX^e siècle, Paul Dubié, alors administrateur adjoint des colonies en Mauritanie, estimait à 13000 personnes environ le nombre de Maures parlant zénaga. Précisant qu'ils vivaient tous dans la partie occidentale du Trarza (la région du sud-ouest de la Mauritanie située sur la rive droite du fleuve Sénégal), il a intitulé son article (paru en 1940, un an après sa mort) : « L'îlot berbérophone de Mauritanie ».

Le nombre de 13000 avait été obtenu par des estimations portant sur les quatre tribus ou confédérations tribales du Trarza où on comptait alors des zénagophones.

C'est en reprenant à peu près le même procédé, mais en l'explicitant mieux (estimation du pourcentage de berbérophones pour chaque tribu – fraction par fraction, campement par campement et même famille par famille) qu'Abdel Wedoud Ould Cheikh est arrivé, au début du XXI^e siècle, au nombre de 4575 locuteurs, entre autre sur la base des renseignements obtenus auprès de mon informateur Mohameden Ould Ahmedou Yahya, tout en précisant qu'il pouvait s'agir d'un nombre un peu surévalué.

En comparant les deux documents (Dubié 1940 et Ould Cheikh 2008), on peut faire les constatations suivantes.

a) La tribu des Idābləḥsan, à laquelle appartenait mon informateur¹, est restée celle qui compte le plus de locuteurs. Cependant, alors que tous les Idābləḥsan étaient berbérophones à l'époque de Dubié, la pratique du zénaga varie maintenant entre 25 et 100% selon les fractions concernées, et ne concerne guère que les adultes de plus de 40 ans installés, pour l'essentiel, dans les zones rurales. Malgré l'accroissement de la population, on est passé de 5000 locuteurs (en 1940) à 3500.

b) Dans le groupement des Tändğa, Dubié estimait à 2889 le nombre de locuteurs zénaga et précisait que quatre fractions sur six, dont les trois fractions (Id^yawād^y, əNdayjägurār et Idägbällä) regroupées sous l'appellation al-Mätlūṭa, étaient berbérophones à 100%, les deux autres l'étant à près de 60%.

Au début du XXI^e siècle, le nombre de locuteurs zénaga ne s'élève qu'à 950 et ne se rencontre plus que dans les trois fractions d'al-Mätlūṭa, parmi les locuteurs de plus de 40 ans.

c) En 1940, l'ensemble tribal des Äwläd Däymän (12000 membres) comptait 4653 locuteurs zénaga. Sur six fractions comptant encore des berbérophones, deux d'entre elles, les Idat^yfağa et les Äwläd Bū-Mäyjä, étaient berbérophones à 100%, celle des Id-Äbhəm l'était à 75% et celle des Äwläd Sīdi l-Välli² l'était à 50%.

Dans les années 2000, moins d'une centaine de personnes (très) âgées parle encore le zénaga.

d) Dubié avait en outre recensé 700 locuteurs zénaga dans la fraction des Ikumläylän qui semble avoir été incorporée artificiellement à la tribu des Ida wəl-Ḥažž. Les Ikumläylän ne sont pas cités (ni comptabilisés) par Ould Cheikh.

Les autres sources existant sur le zénaga ne donnent pas d'autres estimations chiffrées. Certaines fournissent une liste plus exhaustive des fractions et sous-fractions. C'est le cas en particulier des documents laissés par Mokhtar Ould Ḥamidoun, mais ils reprennent les mêmes évaluations que chez Dubié³.

D'autres, plus anciennes, font une présentation plus succincte et/ou plus approximative. Ainsi le langage décrit par le général Faidherbe (1877 : X) est-il « celui des tribus Zénaga faisant partie de la confédération des Trarza, comme les Tendra, les Ouled-Diman, les Aidou-El-Hadj, etc. »

¹ Mohameden Ould Ahmedou Yahya est décédé brutalement en 2014.

² À noter que les Äwläd Sīdi l-Välli se distinguent des Äwläd Bū-l-Välli recensés, pour leur part, parmi les Idābləḥsan.

³ On en trouve une version éditée dans l'ouvrage de Francis Nicolas (1953 : 107-113).

⁴ Basé sur le sous-groupe Äwläd Sīdi l-Välli inséré (1909) dans le Äwläd Bū-l-Välli recensés, pour leur part, parmi les Idābləḥsan.

⁵ On en trouve une version éditée dans l'ouvrage de Francis Nicolas (1953 : 107-113).

Quant à René Basset (1909 : 1), il accorde un statut autonome aux Idat^yfağa (par rapport aux Äwlād Däymān) et aux D^yāgmājæg (par rapport aux Tändğa) :

« Les tribus trarza, habitant la rive droite du Sénégal, chez qui s'est conservé l'usage du berbère, sont les suivantes : O. Daïman. Ida belh'asan. Idadjfar (Idadfar'a). Koumbilen. Darmedjig (Idarmadjig). Tendar'a. »

D'après ces différentes sources, dont la plus ancienne concerne les années 1850 – époque à laquelle le général Faidherbe a fait son enquête sur le zénaga –, on peut constater que les groupes concernés sont restés fondamentalement les mêmes. Dans l'ensemble, ceux qui ont le moins bien résisté sont ceux chez qui le zénaga était déjà menacé dans la première moitié du XX^e siècle et ceux qui restent locuteurs appartiennent à des tribus, voire des fractions, qui le parlaient en 1850. En revanche, rien ne semble arrêter sa lente quoi qu'inexorable disparition.

L'aire du zénaga est devenue de moins en moins dense, mais sa localisation n'a pas vraiment changé, surtout si l'on prend conscience du fait que l'appellation « zénaga des tribus sénégalaises » adoptée par Faidherbe est tout à fait trompeuse : elle ne se justifie à l'époque que parce que la Mauritanie n'existait pas et que la rive droite du fleuve était alors incorporée, dans la représentation des Français de Saint-Louis, au Sénégal. Dans mon *Dictionnaire...* (Taine-Cheikh 2008a : XI), figure une carte des zénagophones avec les territoires respectifs des Idābløhsan (entre Boutilimit et Méderdra), des Tändğa (entre Méderdra, la côte atlantique et Rosso, sur le fleuve Sénégal) et, entre les deux, des Äwlād Däymān (de Méderdra à la côte atlantique).

Bien que les aires tendent plus à se côtoyer qu'à se chevaucher, on pourrait penser qu'on a affaire à un archipel plutôt qu'à un îlot linguistique. Pourtant, Dubié avait certainement raison de choisir l'image d'une île et il est intéressant de remarquer combien la carte qu'il donne (1940 : 318) peut renforcer cette représentation, en opposant les trois groupes tribaux dans leur ensemble aux trois sous-ensembles des seuls locuteurs zénaga: ce sont ces sous-ensembles qui forment comme un îlot au sud-ouest de la Mauritanie, non la totalité des groupes tribaux.

D'autres indices confortent par ailleurs cette vision, à commencer par la faible variation linguistique observée entre les tribus, comme j'aurai l'occasion d'y revenir ci-dessous⁴. Mais, ainsi que nous le verrons, c'est aussi parce que les groupes concernés présentent certaines caractéristiques communes, ce qui les rapproche par-delà les appartenances tribales divergentes.

1.2. Une langue de l'entre-soi

Le recul du zénaga est très net du point de vue quantitatif, relativement au nombre de locuteurs, mais il est tout aussi frappant du point de vue qualitatif.

Chez les locuteurs zénaga, la langue a tendu, non seulement à se perdre, mais encore à s'appauvrir. La maîtrise de la langue étant devenue extrêmement rare, y compris au sein des quelques milliers de personnes comptabilisés comme

⁴ Basset le souligne au début de son livre (1909 : 1), juste après avoir listé les tribus zénagophones : « Il y a peu de différences dans le langage parlé par chacune de ces tribus. Celui qui est donné ici est employé par les O. Daïman ».

locuteurs, elle a rendu presque impossible la recherche sur le zénaga, faute d'informateurs.

L'un des facteurs qui contribuent à cet affaiblissement, est le fait que les locuteurs ne parlent zénaga qu'avec d'autres zénagophones. Étant bilingues à quasiment 100%, les locuteurs zénaga emploient l'arabe ḥassāniyya pour communiquer avec les autres Maures non berbérophones. Dans le cas de mon informateur, par exemple, il disait avoir appris à parler ḥassāniyya encore tout jeune, au contact des autres enfants qu'il rencontrait au puits⁵.

Ainsi, lorsqu'un mariage unit un(e) zénagophone à un(e) non zénagophone, le cas le plus fréquent semble avoir été l'adoption du ḥassāniyya pour les échanges dans le couple et pour l'éducation des enfants. En tout cas, on ne m'a pas rapporté de cas où le zénaga avait été acquis comme langue seconde, que ce soit dans le cadre du foyer ou dans un autre cadre⁶.

Par ailleurs, les locuteurs zénaga ne se contentent pas d'employer l'arabe avec des non berbérophones. De manière moins attendue, ils évitent également de parler berbère entre eux en présence de hassanophones. Ils justifient cette ligne de conduite comme une attitude de respect vis-à-vis de ceux qui ne comprennent pas leur langue, pour ne pas leur donner l'impression qu'ils les critiquent ou se moquent d'eux. Mon informateur m'indiqua ainsi qu'il avait trouvé inadéquat qu'un jour sa mère s'adresse à lui en zénaga alors qu'ils étaient tous deux dans un taxi collectif, en compagnie d'hassanophones.

De ce fait, les conditions de survivance du zénaga échappent largement aux non berbérophones, d'autant que les locuteurs actuels n'émettent guère de revendications publiques. Non seulement les locuteurs se gardent de toute manifestation à l'extérieur de leur communauté, mais encore il leur arrive de nier leur maîtrise du zénaga pour peu qu'on les interroge à ce sujet⁷.

Quant aux locuteurs zénaga monolingues, leur existence pose question depuis longtemps. Dubié les donnait déjà disparu :

« De nos jours, tous les berbérophones sont bilingues, mais il n'était pas rare, il y a une génération, de trouver des berbérophones ignorant la hassania. » (1940 : 320)

Dans les années 1970, Abdallah Ould Babacar, directeur de l'Institut Mauritanien de Recherche Scientifique, me rapporta être tombé par hasard, dans un

⁵ Selon Dubié (1940 : 321), c'est seulement chez les Idabləḥsan que « le zénaga est employé en famille à l'exclusion de la hassania : un enfant ou un adolescent qui s'adresserait dans cette langue à une personne âgée commettrait une inconvenance ». Déjà à son époque il avait observé que la transmission de la langue avait complètement cessé chez 2000 des 13000 locuteurs recensés et n'étaient totale que chez 8000 d'entre eux (dont 5000 Idabləḥsan).

⁶ Même si ce n'est pas le cas le plus fréquent, c'est une alternative qu'on a pu observer au Maroc et, de manière plus surprenante, dans l'oasis de Siwa, îlot de berbère pourtant très isolé en terre arabophone.

⁷ Dubié ne donne pas autre chose à entendre lorsqu'il écrit : « les jeunes berbérophones en compagnie de jeunes gens de tribus étrangères ne tirent aucune fierté de leur connaissance du *klam azenaga* et vont même jusqu'à prétendre ne pas le connaître. » (1940 : 321).

campement isolé du Trarza, sur deux très vieilles femmes qui ne parlaient que zénaga et furent dès lors incapables de l'aider à retrouver son chemin. Lui-même en était très surpris, mais d'autres Maures, pourtant également du Trarza, ne voulurent pas me croire quand je leur rapportai cette histoire, tant ils étaient persuadés que de tels cas ne se rencontraient plus à la fin du XX^e siècle.

Cette discrétion maintenue autour du zénaga pourrait faire croire que les locuteurs zénaga n'ont qu'une attitude de rejet et de quasi honte envers leur langue maternelle. Cela ne semble pourtant pas le cas. À l'encontre de cette idée, j'attirerai déjà l'attention sur l'exemple de mon informateur, fut-il exceptionnel pour sa maîtrise de la langue. L'intérêt qu'il manifestait envers la connaissance du zénaga en particulier et du berbère en général n'était en rien contradictoire, à ses yeux, avec le fait d'éviter de le parler devant des hassanophones⁸.

À mon avis, la preuve la plus nette de la considération des zénagophones pour leur langue réside cependant dans le fait que, traditionnellement, l'on ne peut adresser des salutations à des aîné(e)s qu'en berbère. Ce serait une honte, un manque de respect, de les saluer en ḥassāniyya. Tant que les anciens parlent zénaga, les plus jeunes de la communauté se doivent donc d'apprendre quelques mots de berbère pour les saluer, même si par ailleurs la langue ne leur a pas été transmise. Au fil du temps, la maîtrise de la langue s'est affaiblie, entraînant un rétrécissement considérable du champ obligatoire du zénaga, mais la règle des salutations rappelle le principe qu'énonçait Dubié à propos des Idabləḥsan :

« Les vieillards recommandent aux enfants de conserver le *klam azenaga* considéré comme une langue noble et 'en laquelle, disent-ils, se trouve une bénédiction, car elle est la langue de nos ancêtres'. » (1940 : 322).

On peut faire le rapprochement avec la situation décrite pour le tetserret [/*tətsərret*]⁹ (Attayoub 2001, Walentowitz et Attayoub 2001), qui se trouve former un îlot de locuteurs bilingues berbère tetserret–berbère tamacheq [/*təməjəq*] dans l'ouest du Niger (vers Abalak, au sud de la région de l'Azawagh). Je reviendrai ultérieurement sur les probables rapports linguistiques entre le zénaga et le tetserret, mais voudrais ici souligner certaines similitudes dans les attitudes sociolinguistiques. En effet, comme les locuteurs zénaga, les Ayytawari Seslem évitent absolument de parler le tetserret en présence de personnes qui ne le maîtrisent pas, que ce soit chez eux ou en visite chez leurs voisins Kel Eghlal, locuteurs de touareg tamacheq. Cela ne constitue en aucune manière une minoration de leur langue car, comme l'explique Attayoub, le tetserret est :

« [...] une 'langue de respect' (*awal n zəzwar, n saymar*) en référence aux ancêtres. Adresser la parole en *təməjəq* à un aîné Ayytawari Seslem est ressenti comme un grave manquement au respect (*iba n takarakayt*). » (2001 : 20).

Par ailleurs, le tetserret est présentée par l'auteur, non seulement comme « une 'langue mémoire' d'une glorieuse tribu-élite », mais encore comme « une 'langue

⁸ Encore accepta-t-il, sans aucun problème apparent, de prononcer quelques phrases en zénaga à la fin de la conférence que je donnai à Nouakchott sur le berbère de Mauritanie.

⁹ Le nom des langues et leur genre varient selon les auteurs. J'adopte les formes usitées par Lux (2013), plus simples, ainsi que le genre masculin, par similitude avec le zénaga.

sacrée' de nobles Berbères musulmans ». On trouve là un usage du tetsrerret dans le domaine de la religion qu'il est intéressant de comparer avec celui des locuteurs zénaga, mais il faut auparavant faire un détour par les questions identitaires propres aux zénagophones.

1.3. Une identité culturelle problématique

Comme cela se produit très souvent, voire universellement, l'identité des zénagophones est plurielle. L'une des plus importantes, après celle de genre, est relative à l'appartenance au grand ensemble des Maures. En zénaga, on se réfère à cette dimension quasi ethnique par les appellations de *agaḍiy* pour un homme, *tagaḍil* pour une femme – ce sont les équivalents de *bīḍāni* et *bīḍāniyyā* en ḥassāniyya. Dans les deux langues, on désigne cependant par des termes spécifiques les Maures noirs, qu'ils soient des esclaves ou des affranchis : *ābūdāg* en zénaga, *sūdāni* en ḥassāniyya.

L'opposition entre *bīḍān* et *sūdān*, étymologiquement apparentée à celle existant en arabe classique entre *abyaḍ* 'blanc' et *aswad* 'noir', renvoie aux différences pseudo- raciales relatives à la couleur de peau entre les hommes libres ('blancs') et les hommes d'origine esclave ('noirs'). Chez les arabophones de Mauritanie, cependant, l'ethnoterme *bīḍān* est susceptible de regrouper l'ensemble des locuteurs de langue ḥassāniyya, quelle que soit leur origine, par opposition cette fois aux *kwār*, c'est-à-dire aux populations sédentaires de langue maternelle pulaar, soninké ou wolof, dont les territoires de référence étaient – jusqu'aux migrations vers les grandes villes du pays – plus sahéennes que sahariennes (pour plus de détails, voir Taine-Cheikh 1989).

Dans le cas de l'ethnoterme *agaḍiy*, la référence à la langue ne semble pas aussi présente. En tout cas, pour désigner les zénagophones, on aura recours à une périphrase signifiant 'ceux de la langue zénaga' : *dyaḍ āwāy ən uḗnāgān*. Elle est basée sur le nom de la langue zénaga : *āwāy ən uḗnāgān* (ou *tuzzungiyā*) et suit le même modèle de formation que *klām əl-bīḍān* (autre nom pour *ḥassāniyya*), à la différence près que *uḗnāgān* (à l'instar de *āḗnāgā*, son correspondant en ḥassāniyya), ne désigne ni les zénagophones, ni les Maures blancs d'origine berbère, mais spécifiquement les personnes tributaires, c'est-à-dire appartenant à des groupes tribaux de second rang, ayant été astreints par le passé à payer tribut à des tribus plus puissantes ou à effectuer des travaux pour elles.

Ceci explique pourquoi je n'ai parlé jusqu'ici que de zénagophones (en évitant soigneusement d'employer l'ethnoterme Zénaga(s)) et pourquoi les tribus zénagophones ont établi avec le zénaga une relation plus ambiguë que celle qu'entretiennent habituellement les autres berbérophones avec leur langue.

L'ambiguïté de cette relation ne joue cependant que dans certaines circonstances précises : essentiellement quand il s'agit de généalogie et d'histoire tribale. Dans ces cas-là, il est absolument nécessaire d'éviter tout risque de déclassement par un rapprochement entre le fait de parler le zénaga et celui d'appartenir à un groupe tributaire. Le désir d'avoir une ascendance prestigieuse est commun à toutes les tribus maures (ascendance d'un compagnon du prophète, ascendance chérifienne, voire – surtout chez les berbérophones – ascendance ḥimyarite), mais il a été

rendu plus compliqué pour les zénagophones du fait de la rivalité avec les arabophones, aux revendications *a priori* plus légitimes.

Traditionnellement, les zénagophones ont adopté deux lignes de défense. D'une part, et à la différence des Aytawari Seslem pour qui le tetseret est une 'langue mémoire', ils n'ont pas hésité à prétendre, en dépit de toute vraisemblance, que le zénaga était une langue « achetée » par leurs ancêtres (Taine-Cheikh 1997 : 69). D'autre part, ils ont adopté le terme de Sanhāja, attesté dans les manuscrits arabes depuis des siècles, pour désigner les ancêtres de leurs tribus ou du moins les Berbères de haut rang dont l'histoire a gardé la trace. Dans l'interprétation en usage chez les Maures, c'est *uẓnāgān* (et *āẓnāgā*) qui dériverai(en)t de Sanhāja, et non l'inverse¹⁰, ce qui, là encore, est une manière de marginaliser les *uẓnāgān* / *āẓnāgā* et d'écarter la relation entre la langue berbère et la notion de tributaire(s). On ne sait pas si, par le passé, les tributaires ont été nombreux à parler le zénaga, mais c'est probable et cela expliquerait l'évolution sémantique subie par les termes *uẓnāgān* / *āẓnāgā*. En revanche, il est clair que ce n'est plus le cas depuis longtemps, pour des raisons évoquées par (Dubié 1940 : 320) :

« les Maures ont coutume de dire : 'Un Maure parlant le zénaga n'est certainement pas un Zénagui (c'est-à-dire : *lahma* ou tributaire), ni un guerrier' .

Etroitement soumis aux guerriers, vivant dans leur sillage, les Zénaga furent amenés à imiter et adopter rapidement leur manière de vivre et leur langage. Les *tolba* berbères, au contraire, résignés à la prééminence des Hassanes, supportèrent leurs pillages, refusèrent de leur payer des redevances régulières et, consacrant tous leurs efforts à l'élevage, à l'étude et à la religion, s'attachèrent à éviter tout contact avec les Hassanes ».

De fait, du point de vue tribal, les derniers locuteurs zénaga présentent un profil unifié, là encore similaire à celui des Aytawari Seslem du Niger : tous appartiennent à des tribus de lettrés ou 'marabouts' (*tolba*). Ces tribus sont même renommées pour compter en leur sein des hommes de science, de lettres et de religion de tout premier plan (arabisants, juristes, poètes, historiens...).

Au total, la pratique rigoureuse de l'islam et la maîtrise de l'arabe classique apparaissent comme deux caractéristiques identitaires des derniers groupes zénagophones. Je ne sais pas jusqu'à quel point ces différentes pratiques ont pu se renforcer les unes les autres, mais il est certain qu'au siècle passé le zénaga était utilisé dans l'enseignement traditionnel, pour expliquer oralement les textes en arabe classique. Il est étonnant de constater que cela constitue, là encore, un trait partagé avec les Aytawari Seslem : eux aussi faisaient usage de leur langue maternelle, le tetseret, dans l'enseignement et étaient réputés pour la qualité de leur enseignement religieux.

II. L'enclavement très progressif

La dernière citation de Dubié fait référence aux guerriers Ḥassān et les rend responsables des principales évolutions sociétales. Il est nécessaire, pour mieux

¹⁰ Voir Colin 1930 : 110-111.

comprendre ces changements, de s'intéresser aux siècles passés, même s'ils sont, dans l'ensemble, très mal documentés.

L'arrivée des Arabes et leur installation au Sahara (entre le XIII^e et le XVII^e siècle) constituent, avec l'épisode almoravide, deux événements clé de l'histoire de la région. Ils forment une période charnière par rapport à laquelle on distinguera deux autres périodes, avant et après celle-ci.

2.1. De l'époque néolithique aux premiers siècles de notre ère

Durant la préhistoire, l'actuelle Mauritanie a connu de grandes variations climatiques qui ont fait de cette zone, à plusieurs reprises, un véritable désert.

D'après Vernet (1993), le Néolithique saharien commence il y a 10 000 ans, mais ce n'est qu'au VII^e millénaire qu'une importante occupation septentrionale et littorale (jusqu'à Nouakchott) apparaît. L'occupation, qui se généralise au VI^e, devient complète aux V^e et IV^e millénaires puis décline :

« Vers 2000 bp, le Sahara se vide ; seuls les derniers venus, éleveurs de chameaux, guerriers, caravaniers et oasiens, se maintiennent, tandis que le climat continue à se dégrader, ce qu'il n'a cessé de faire depuis. » (pp. 55-6)

L'étude de la culture matérielle du Néolithique mauritanien révèle des différences significatives selon les périodes et les zones : industrie en pierre et en os (armatures de flèche, harpons en os, anneaux de pierre, perles en amazonite...), céramique, matériel de broyage, objets en cuivre,...). Elle permet notamment de distinguer des sociétés de chasseurs (par exemple celle du Guelb Dbak, au nord de Zouérate, aux 6000-4000 bp), des sociétés d'éleveurs et de paysans du Dhar Tichitt (jusqu'à vers 2500 bp)¹¹ et des populations de pêcheurs (telles ceux de la culture de Tin Mahham, dans la région de Nouakchott, vers 2000-1600 bp).

Dès le 4^e millénaire, et plus encore entre 3000 et 1000 bp, l'actuelle Mauritanie a été une zone de contact entre deux mondes. Vernet (1993 : 375) cite Robert-Chaleix (1986) à propos de la notion de frontière. Ses réflexions portent sur l'époque où s'installe l'aridité définitive (vers 1000 bp), mais elles se vérifient pour une période beaucoup plus large :

« La limite entre le monde saharien et les pays noirs, envisagée comme une ligne de contact entre un monde nomade et oasien connu sur la rive nord du Sahara et un monde sédentaire vivant essentiellement de l'agriculture semble s'être situé, dans les derniers siècles du premier millénaire de notre ère, au voisinage du 18^e parallèle, c'est-à-dire non loin de Nouakchott pour les régions côtières, aux confins méridionaux de l'Aouker occidental, à la rive sud de l'Aouker du Hodh plus à l'est ; elle a pu être plus septentrionale pour l'ensemble des plateaux du Tagant et de l'Assaba. »

Bien que les gravures et peintures rupestres apparaissent surtout dans les massifs et reliefs de quelque importance et sont évidemment absentes des régions du dunes, leur étude joue un rôle important dans la compréhension de l'occupation du Sahara.

¹¹ La culture de Tichitt « d'une originalité totale dans le Néolithique africain » est attestée par les « restes de près de 400 villages néolithiques datés des 4^e et 3^e millénaires bp » (Vernet 1993 : 258).

À l'échelle de la Mauritanie, Vernet (1993 : 122 et *sq.*) distingue quatre grands ensembles :

- les gravures représentant des animaux de la grande faune tropicale dite « éthiopienne » (éléphants, rhinocéros, girafes, grandes antilopes), concentrées au Sahara occidental et dans le nord de la Mauritanie, dont l'influence semble venue de l'Atlas marocain ;
- des peintures rupestres, apparemment plus récentes que les gravures, datant pour leur majorité de la période historique, à l'exception de celles de l'Adrar, qui pourraient être d'époque bovidienne ;
- des chars gravés, plus rarement peints, d'époque relativement tardive, qui restent dans un milieu d'élevage bovin, mais semblent attribuables à des populations « protoberbères » ;
- des gravures de qualité assez médiocre — se réduisant peu à peu à des chasses à l'addax, à l'oryx et à l'autruche, ainsi que quelques scènes de bataille ou de duel —, caractéristiques de la période dite « libyco-berbère »¹².

Les chars gravés et les inscriptions libyco-berbères prennent tout leur intérêt du fait qu'ils se retrouvent sur une vaste aire pouvant être significativement comparée à celle des langues berbères. Y. et C. Gauthier (2011) ont observé que :

- les chars gravés et les inscriptions libyco-berbères (ILB) sont (presque) totalement absents depuis la limite est du Tibesti jusqu'à la vallée du Nil ;
- les chars sont absents des côtes et presque inexistantes au Sahel ;
- les chars sont également absents du territoire des Garamantes, bien qu'Hérodote évoque explicitement les exploits de ces derniers comme conducteurs de chars ;
- hormis 12 chars¹³, tous les chars peints proviennent d'Algérie et de Libye et sur les 176 chars peints du Sahara central, une centaine est tirée par des chevaux dits « au galop volant » (un spécimen qu'on ne trouve pas ailleurs) ;
- il y a coïncidence entre les attestations de l'art rupestre et les ILB dans tous les secteurs sahariens, ou en limite Sahara-Sahel¹⁴, même s'il y a un déséquilibre frappant entre l'est et l'ouest (54% des sites avec ILB sont en Libye — à l'inverse des chars).

Confrontant ensuite les résultats de Camps (1961) sur les rites funéraires protohistoriques, avec ceux de Pichler & Le Quellec (2009) sur les trois alphabets (« archaïque », « classique » ou « de transition »), Y. et C. Gauthier mettent en évidence l'existence de trois aires distinctes :

¹² « Derniers arrivés dans un Sahara en voie de désertification, les ancêtres directs des nomades sahariens blancs ont hérité du mode de vie de leurs prédécesseurs qu'ils ont d'ailleurs absorbés ou chassés vers le sud. Ces 'libyco-berbères' — nom commode pour désigner une réalité polymorphe — ont donc encore pratiqué l'élevage bovin, tout en se déplaçant à cheval, en particulier pour chasser antilopes, gazelles et autruches. Il y a 2000 ans, ils ont adopté le chameau : c'était leur unique chance de survie dans ce milieu difficile, sinon hostile. » (Vernet 1993 : 125).

¹³ Sur les 8 chars peints de Mauritanie, 3 ont été observés dans le Sahel, à Tegdaoust.

¹⁴ Les 39 sites avec inscription(s) de Mauritanie et les 16 sites du Sahara Occidental n'avaient pas été mentionnées par Aghali-Zakara & Drouin (2000).

- les régions les plus septentrionales caractérisées par l'alphabet « archaïque » et des monuments funéraires originaires des pays méditerranéens (Haouanet et dolmens) ;
- la région de massifs montagneux intermédiaire entre la Méditerranée et le Sahara caractérisée par l'alphabet « classique » et des monuments funéraires en pierres sèches ;
- les régions sahariennes caractérisées par l'alphabet « de transition » et des constructions de type croissants, monuments à alignement ou monuments à antenne en « V ».

Les chars étant absents des régions du Nord, ils en concluent (2011 : 111) :

« selon toute vraisemblance, des populations distinctes mais apparentées au plan linguistique ont occupé les unes le Maghreb, d'autres les régions atlasiques et d'autres encore le Sahara, les deux dernières ayant en commun l'utilisation des chars. »

J'en retiendrai qu'au début de notre ère, au moins une partie de l'actuelle Mauritanie est déjà occupée par des berbérophone(s). Venus du Nord, ceux-ci pourraient être apparentés aux Gétules, un des principaux peuples nomades de l'antiquité (Troussset 2012 : 5578-5580)¹⁵, même s'ils n'ont « jamais constitué de royaume » et se caractérisent plutôt comme « des populations qui restèrent en marge des royaumes maures, masaesyte et massyles » (Desanges 1998 : 3064).

2.2. Dès débuts de notre ère à l'arrivée des Bāni Ḥassān

L'existence de très nombreux toponymes à préfixe *a-* (ou *i-*, surtout au pluriel) ou à circonfixe *t...-t* – auxquels on peut ajouter les composés à premier élément *i-n* ou *ti-n* signifiant ‘celui à, un à...’ ou ‘celle à, une à...’ – est un indice important de la présence de berbérophones sur une grande partie du territoire mauritanien actuel, au cours du premier millénaire après notre ère.

Plus intéressant encore, cependant, est l'existence de toponymes de type diminutif car leur formation est caractéristique du zénaga (Taine-Cheikh 2002). On ne la trouve nulle part ailleurs, sauf en tetseret (Attayoub 2001). S'agissant notamment du masculin (la seule forme diminutive que j'ai relevée jusqu'à présent dans les toponymes), il se forme généralement par l'ajout d'un préfixe *aġ-* (devant *a-* ou après chute de *a-*) et d'un suffixe *-t*. La réalisation de chacun des affixes peut varier, mais la formation reste généralement reconnaissable. En effet l'association d'une voyelle préfixale *a-* (caractéristique des noms masculins) avec celle d'un suffixe en *-t* (caractéristique des noms féminins) est exceptionnelle. Ainsi dans *agawyärt*, diminutif de *awyār* ‘terrain argileux salé’.

Parmi les toponymes de ce type, on peut citer Akjoujt, capitale de l'Inchiri, au N.-O. (diminutif de *āzāwž* ‘trou ; lieu où on peut trouver de l'eau’) et Aoujeft dans la région de l'Adrar (diminutif de *oʔzāf* ‘homme de grande taille’). J'en ai cité d'autres du même type mais à l'étymologie moins claire (Taine-Cheikh 2008a : XLVIII-IX) comme Aghlenbit près de Tidjikja (dans le Tagant) ou Aghenghest au

¹⁵ Parmi les pratiques funéraires particulières que Camps (1986) attribue aux Gétules, il y a les « tombes à chapelle » dont un spécimen, étudié par Chapelle et Monod (1937), a été trouvé à Limgaytī, sur le Hank mauritanien (Vernet 2015 : 6571).

nord de Oualata (dans le Hodh oriental). On peut ajouter aussi le nom du village d'Akreijīt¹⁶ (également dans le Tagant) ainsi que les lieux-dits d'Aouineght et du Guelb d'Aoutitelt où *ġ/g-* est remplacé par *w-*. Les deux derniers toponymes sont connus surtout des préhistoriens, notamment le très septentrional Aouineght qui est le site mauritanien le plus important pour les chars.

La forme Awdaghust/Awdaghost, attestée dans les manuscrits arabes, est plus compliquée à expliquer, mais elle est basée elle aussi sur un diminutif (celui de *o'gus* 'sud') : ce toponyme serait une forme contractée d'un syntagme signifiant 'les gens' (*äg-dā*) du 'petit sud' (*ag-o'gus-t*)¹⁷.

Dans la description qu'en donnent les différents auteurs et notamment al-Muhallabī et al-Bakrī (Cuoq 1975 : 76-7, 83-4), Awdaghust est au X^e siècle une grande ville avec des plantations (blé, mil, sorgho, palmiers) et un élevage important de bœufs et de moutons. Dans les alentours, on trouve beaucoup d'antilopes oryx (*lamt*) dont la peau sert à faire des boucliers *lamta*. Dotée de beaux marchés, la ville doit sa prospérité, entre autres, au commerce du sel et de l'or. Cette cité, située à l'est et au nord du pays des Sūdān ('Noirs'), est aussi, selon al-Muhallabī, au sud de Sijilmāsa (position qui pourrait expliquer son nom¹⁸), à 40 journées de cette dernière, dans les sables et les déserts. Alors qu'au siècle précédent, la ville qu'al-Ya'kūbī appelle simplement Ġast ('petit sud') a un roi « sans loi religieuse », elle est décrite, au X^e siècle, comme habitée par des musulmans et dirigée par un homme de la tribu des Ṣanhāja.

Entre Sijilmāsa et Awdaghust, la contrée est occupée, à la même époque, par plusieurs tribus berbères vivant isolées, essentiellement de laitage, au sein de déserts peu fréquentés. C'est le cas en particulier des Banū Massūfa que Ibn Ḥawḳāl (Cuoq 1975 : 76) présente comme une importante tribu estimée des autres parce qu'ils « ont de l'endurance et de la force, [...] un roi qui les gouverne et [...] sont maîtres de la route qui passe chez elle[...] ».

D'autres branches des Ṣanhāja sont évoquées par al-Bakrī : tels les Banū Yantaṣir (au-delà du grand désert de la Majabāt), les Lamtūna (au centre de l'actuelle Mauritanie¹⁹) et les Djudāla/Gudāla (au sud-ouest, vers la mer et/ou le fleuve Sénégal). C'est précisément au sein de ces deux dernières tribus, dont les territoires sont donnés comme contigus, que commença la guerre sainte menée par certains Ṣanhāja, bientôt qualifiés de « Murābiṭūn » (terme traduit en français par « Almoravides »). C'est parce que Yaḥyā b. Ibrāhīm, chef des Gudāla, se rendit compte de son ignorance, qu'au retour d'un pèlerinage à la Mecque, il chercha quelqu'un pour l'instruire. 'Abd Allāh b. Yāsīn vint avec lui et « appela au *ribāṭ* et à l'action pour la Vérité ». Petit à petit, les disciples de b. Yāsīn, sous sa direction

¹⁶ Il apparaît sous la forme « Aghreijit » chez Monteil (1939 : 216).

¹⁷ Mais pour certains, le nom se réduit à Ġast. Pour plus de précisions sur le toponyme Awdaghost/Awdaghust et sa très probable correspondance avec Tegdaoust, la forme dialectale moderne, voir Taine-Cheikh 2002 : 452.

¹⁸ C'est cependant par rapport à Nul-Lamta — site par lequel Vernet (2015 : 6565) fait passer la route de Sijilmāsa — qu'Awdaghust se trouve en plein sud.

¹⁹ Quand Al-Bakrī précise que ces nomades sahariens « estivent entre Amatlūs et Tālīwīn », on peut certainement rapprocher Amatlūs de Amaṭlīs, nom donné à un massif dunaire des environs d'Akjoujt, dans l'Inchiri.

ou sous celle du Lamtūni Yaḥyā b. ʿUmār, s'en prirent aux Lamtūna non convertis, puis marchèrent contre les Lamṭa. Ils razzièrent par la suite la ville de Sijilmāsa et, dix ans plus tard (en 1054-1055), prirent Awdaghust qui ne se releva jamais de cette attaque. Juste avant de mourir, en 1068, al-Bakrī écrit que le pouvoir des Murābiṭūn est « éparpillé et disjoint » mais que « [l]eur habitat est au Sahara actuellement ». Ils n'ont pas encore fondé Marrakech et ne sont alors qu'au début de la conquête qui les mènera loin vers le nord.

Compte tenu des événements qui se sont produits au XI^e siècle entre le sud du Maroc et le fleuve Sénégal, il apparaît que les Berbères de la région sont, dès cette époque, au moins en partie islamisés (voire réislamisés). Ils ont de ce fait pu avoir un rapport plus ou moins régulier et conséquent avec la langue arabe classique, alors que leur contact avec l'arabe dialectal semble être resté jusque là limité aux échanges commerciaux ou aux relations avec les étrangers installés dans les cités. La situation va commencer à changer à partir de la fin du XIII^e siècle, après l'arrivée au sud du Maroc des Arabes Maʿqil²⁰. Au cours des siècles suivants, une fraction d'entre eux, les Banū Ḥassān, va s'imposer progressivement aux populations sahariennes d'Afrique de l'ouest, tant politiquement et économiquement que linguistiquement.

2.3. Des 'siècles obscurs' au début du XX^e siècle

Loin d'être comparable à une « nuée de sauterelles » détruisant tout sur son passage (selon la description que donne Ibn Khaldūn de l'arrivée des Banū Hilāl au Maghreb), le glissement des Arabes Maʿqil vers le sud semble avoir été progressif. Les sources arabes identifient d'ailleurs plusieurs départs successifs, celui des Awlād Rizg vers le Sud-Ouest mauritanien, précédant notamment celui des autres descendants d'Ūday b. Ḥassān (les Awlād Dāwūd et les Maḡāfira), tandis que la descendance d'autres fils de Ḥassān (les Brābīš et les Awlād Dlāym) prenait d'autres directions, plus orientales en ce qui concerne les Brābīš. Localiser avec précision les différents groupes affiliés aux Banū Ḥassān est cependant une gageure. Tout porte à croire que les positions géographiques des uns et des autres étaient fluctuantes, dépendant largement des rapports de force du moment et des circonstances climatiques ou autres.

On a peu de renseignements sur la longue période qui s'étend entre le début du XIV^e et la fin du XVII^e siècle, d'où leur qualification de 'siècles obscurs'.

Ibn Baṭṭūṭa (mort en 1356) fait un récit détaillé de son séjour à Iwālāten (actuelle Walata, à l'extrême est de la Mauritanie), une cité habitée par la tribu musulmane des Massūfa dont les esclaves exploitent la mine de sel de Taghaza. Sa description du comportement des femmes — bien trop libre à son goût — et de celui de leurs époux — bien trop dénués de toute jalousie — peut étonner mais il s'agit de Ṣanhāja et leurs attitudes ne doivent pas forcément grand chose aux Touaregs, contrairement à ce que suggère Cuoq (1975 : 295, note 3). On peut d'ailleurs se demander dans quelle mesure la distinction faisait déjà sens à cette époque, sur le plan du comportement genré comme sur d'autres (voir Ould Cheikh 1995).

²⁰ Ibn Khaldūn indique seulement que « [l]es Maʿqil sont venus au Maghreb avec les Banū Hilāl » (Cuoq 1975 : 331).

Dans l'ensemble, les manuscrits arabes apportent moins de précisions sur les relations entre Berbères et Arabes, pour cette période, que les écrits des Portugais. Lorsque, au début du XVI^e siècle, Valentim Fernandes fait le récit de son séjour sur la Côte d'Afrique, au nord du Sénégal, il désigne tous les habitants sous le nom de *mauros*, mais il oppose aussi « Alarves » et « Azenègues ». Les premiers, qui « n'ont ni rois, ni codes, ni ordonnances » (ils n'obéissent qu'à leurs propres règles – dont celles dictées par le respect filial et la pudeur²¹), « se considèrent tous comme nobles » (de Cenival & Monod 1938 : 93, 97). Les « Alarves » méprisent les « Azenègues » de la mer, appelés *Shirmeyros* par référence à 'poisson' (zénaga *aššiyimi* où $y < l$), qui vivent très misérablement de leur pêche. Mais ils méprisent tout autant ceux de l'intérieur des terres, qui sont commerçants. Les seuls « Azenègues » qui semblent leur résister sont ceux de la grande montagne d'Ijjil : très nombreux (avec deux rois, « Azenègues » comme eux), « ce sont de grands ennemis des Alarves si bien qu'ils n'osent quitter leur montagne tandis que les Alarves n'osent pas y pénétrer » (*idem* : 77).

En décrivant la supériorité des Arabes sur la plupart des autres entités, Fernandes donne à voir la position des descendants des Banū Ḥassān dans la société maure. Quant au statut des pauvres « Azenègues » rançonnés par les « Alarves », il correspond bien à celui des groupes tributaires qui deviendront les seuls, au XX^e siècle, à porter le nom de *uẓnāgān* en zénaga (*āẓnāgā* en *ḥassāniyya*).

Il fut un temps pas si lointain, pourtant, où de nobles guerriers reconnaissaient encore leur ascendance berbère et où l'on pouvait les honorer en le leur rappelant. C'est le cas de Bākkār ould Swāyd Aḥmād, mort en 1905 après 40 ans de règne à la tête de l'émirat du Tagant. Issu d'une famille qui rattache ses origines aux fondateurs du mouvement almoravide, il est connu par un vers anonyme du XIX^e comme *šāyḥ māẓmū^ʿ āẓnāgā [...]* 'chef qui a rassemblé les *Āẓnāgā [...]*'.

Dans l'ensemble, cependant, le succès des armes semble avoir joué un certain rôle dans la diffusion de l'arabe dialectal. Les guerriers, majoritairement Ḥassān, vivaient de razzias et de taxes aux dépens des plus faibles. Face à eux, les Ṣanhāja restés libres se sont faits les champions de l'islam, des sciences coraniques et de l'arabe classique, mais sans refuser la langue des Ḥassān qui pouvait par elle-même être considérée comme un « pont » vers l'arabe du Coran.

Si l'appellation englobante de *mauros* utilisée par Fernandes ne correspond sans doute, au début du XVI^e siècle, qu'à une unification très partielle des groupes zénagophones et hassanophones, c'est bien à une intégration totale des deux communautés qu'on a abouti cinq siècles plus tard dans l'espace devenu la Mauritanie.

Le facteur le plus déterminant dans le recul du zénaga est assurément celui qu'a joué l'arrivée des Banū Ḥassān, mais l'existence de plusieurs empires, où prédominaient d'autres langues, a pu favoriser sa disparition. Cela semble le cas

²¹ Arabes et Berbères Ṣanhāja ont donc bien une conception différente de la pudeur à cette époque : Ibn Baṭṭūṭa et Valentim Fernandes en témoignent tous deux, même si c'est en adoptant un point de vue inverse l'un de l'autre.

notamment dans l'Est, où les empires du Ghana, du Mali et des Songhay se sont succédés sur l'aire géographique du zénaga à partir du VIII^e siècle²².

Au Sud-Ouest il y eut d'autres royaumes mais, contrairement aux contrées orientales de Tichitt et Oualata, où les pouvoirs des empires semblent s'être exercés avec force, la région occidentale du Trarza semble avoir entretenu avec le royaume du Waalo des rapports plus apaisés. Aux abords du fleuve Sénégal, des groupes se réclament du même ancêtre (le fameux chérif *bū-bāzzūl* — dit 'au sein' parce qu'il aurait réussi, de cette façon, à nourrir son fils sans sa mère) et cela pourrait être un indice de cette proximité. Par ailleurs, les traditions orales du Waalo font d'Abū Bakr Ibn 'Umar, le premier grand dirigeant des Almoravides, l'ancêtre de plusieurs branches de la dynastie royale du Waalo (Monteil 1964, Bonte 1998 : 67).

Notons aussi que les rapports économiques du commerce côtier trans-saharien ont contribué à faire de la région Sud-Ouest une région particulière, insérée dans des relations spécifiques avec les tribus du sud du Maroc, donc dans une voie commerciale distincte de celles de l'intérieur.

Il existe cependant un événement marquant qui a contribué à affaiblir la survivance du zénaga jusque dans cette région :

« On cite souvent, comme dernier soubresaut significatif de la résistance berbère face aux conquérants arabes, le conflit dit de Šarr Babba ou Šurbuḥḥā (autour des années 1673), qui s'acheva par la défaite du parti berbère. Il engageait deux grandes coalitions tribales, l'une à dominante berbérophone, l'autre à majorité Magāfira (un sous-groupe des Banī Ḥassān). » (Ould Cheikh & Taine-Cheikh 2010 : 4750).

Dans l'ensemble, les grandes tribus zénagophones du Sud-Ouest prirent une part très active au conflit. La seule qui fit exception est celle des Idabləḥsan — justement celle qui, depuis plus d'un siècle, a le mieux conservé la langue. Son sur-enclavement relatif, qui a favorisé les mariages internes à la tribu, semble avoir préservé un peu plus le maintien du zénaga à l'intérieur des familles.

Je terminerai cette partie par une remarque à propos du nom *ugudayān* que se donnent les Maures blancs (nobles). Par le passé (2008a), j'ai rapproché la racine GDY de celle (QDY) de l'arabe *qāḍī* 'juge (islamique)', tout en mentionnant le rapprochement de Vycichl (2005 : 65) avec le latin *Gaetulus* (Gétule), que justifie le passage régulier *l > y* en zénaga (cf. SG.M *agaḍiy* mais SG.F *tagaḍiL*). On peut cependant penser aussi à l'ethnoterme Gudāla/Djudāla (lui-même peut-être lié à celui de Gétule, cf. Camps 1999 : 3223), nom d'un groupe Ṣanhāja déjà présent dans la région Sud-Ouest à l'époque almoravide²³. Nous verrons, dans la 3^e partie, qu'une partie du groupe a pu migrer dans l'Est, mais cela signifierait qu'une autre partie est restée pendant au moins un millénaire dans le même territoire — un territoire de dunes peu praticables mais à la pluviométrie suffisante pour un nomadisme de faible amplitude.

²² L'existence de l'azer, une variété de soninké mâtinée de berbère zénaga (parlée notamment à Tichitt par les Maṣna, mais presque disparue depuis le siècle dernier) a elle-même été menacée dès la fin d'Awdaghost et de l'empire de Ghana (Monteil 1939 : 215).

²³ À noter qu'il existe quelques groupes nommés Gdālā en Mauritanie et au Mali que l'on rattache aux anciens Gudāla.

III. Une langue berbère... et une branche du berbère

Le zénaga n'est pas un isolat, mais c'est une langue isolée et enclavée depuis des siècles, dont la survie est fortement menacée par l'environnement arabe. Tous les auteurs qui ont proposé un classement des différentes variétés de berbère sont d'accord pour faire du zénaga une langue à part, qui se serait séparée avant les autres du tronc commun (voir, entre autres, Aikhenvald 1988, Ameur 1990, Kossmann 2012, Ehret 2019). Cependant, depuis le début des travaux sur le tetserrèt et sur certaines langues songhay, le zénaga tend à paraître un peu moins isolé.

3.1. Traits pan-berbères, archaïsmes et innovations

Dès la première publication sur le zénaga (Faidherbe 1877), il fut clair pour Basset (1909) que le zénaga faisait partie de l'ensemble berbère, mais qu'il s'agissait d'une variété assez originale.

Ehret (2019 : 480-1), qui estime que la branche ancienne du zénaga se serait séparée du proto-amazigh vers 1500 bp (entre 2000 et 900 bp), évalue à 30% seulement le pourcentage de cognats communs au zénaga et aux langues les plus éloignées géographiquement.

Pour donner une idée concrète des correspondances qu'on peut trouver entre les langues berbères, voici l'exemple de 11 cognats choisis par Elmedlaoui (2011 : 246). Je reprends les données de son tableau en ajoutant le zénaga (entre crochets si le sens est divergent) et en mettant en italiques les lexèmes du tableau empruntés à l'arabe.

Tableau 1

Tahagart	Chleuh	Kabyle	Figuiç	Tamazight de Zayan	Rifain de Nador	Zénaga	
oška	uškay	uššay	<i>sslugi</i>	ušça	uššay		'lévrier'
tagzəlt	tiggzəlt	tigzəlt	tiyžəlt	tigžəl(t)	θiyzzət ^s	tağzəL	'rein'
agəlhim	aglzim	agəlzim	ayəlzim	agzzim	a _r izim	tažud	'hache'
éhédər	igidr	igidər	<i>nnsər</i>	yidər	žida:r	ägo'ðər	'aigle'
tadhant	tadgalt	tadd ^ž alt	tahžžalt	tad ^ž alt	θažžat ^s	[taðabbäL]	'veuve'
éləm	ilm	ag ^w lim	iləm	iləm	irəm	iyəm	'peau'
ahiyod	ažđđid	ažđđ ^ž id		agđđ ^ž id	ažžid	ažiD ^y ađ	'gale'
agūhil	igigil	agužil	ayužil	awižil	ayužir	[äwžäy]	'orphelin'
timmé	ignzi	tag ^w ənza	tanyərt	tinirt	θanya:rθ	ənäyr	'front'
tahort	taggurt	tabburt	<i>lbab</i>	taggurt	θawwa:rθ		'battant de porte'
taflut	tiflut	tiflut		tiflut			
afus	afus	afus	afus	fus	fus	ävu'š	'main'

Des correspondances sont attestées en zénaga pour 9 cognats sur 11 (ce qui est un bon résultat, comparé par exemple à Figuiç), d'autant que le lévrier n'est pas un

animal fréquent en Mauritanie – de même que les battants de porte chez les nomades²⁴. Dans deux cas, le sémantisme du zénaga est divergent de celui donné par Elmedlaoui. S'agissant de *taḍabbāl* ‘belle-mère, belle-fille’, il s'agit d'un sens bien attesté en berbère (Naït-Zerrad 2002 : 500-1). Pour *āwžāy* ‘grand agneau’ (F.SG *tāwžāL*), que je pensais jusqu'à présent sans correspondant, une relation semble possible avec ‘orphelin’ (voir notamment la forme *awižil*), même si le changement de sens est peu prévisible. Reste le cas du zénaga *tažud* : la forme est très divergente de celles des autres lexèmes donnés ici pour ‘hache’, mais elle rappelle celles en usage en touareg (*tâdeft/tâzeft* dans l'Ahaggar, *tažaf* au Niger). Le zénaga présente des caractéristiques phonétiques et phonologiques assez particulières. L'une des plus visibles est celle, déjà signalée ci-dessus, de l'évolution *l > y* qui est régulière, sauf en cas de gémination (notamment quand *l + t > ll* ou, en finale, *L*). Une autre est l'existence d'une laryngale ^ʔ qui correspond, soit à une vélaire *g* dans les autres parlers²⁵, soit à un phonème disparu (éventuellement en laissant des traces sur une voyelle adjacente). Une troisième caractéristique, non illustrée ici, est l'existence de voyelles longues pour représenter un ancien **h*, comme dans *īn* PL *ānān* ‘tente’, à comparer avec le touareg *éhen*.

Les variétés de berbère se caractérisent par des phénomènes de relâchement et, inversement, de renforcement qui contribuent à diversifier les réalisations phonétiques d'un grand nombre de phonèmes. En zénaga, le relâchement affecte les dentales occlusives (*t*, *d* et *ḍ*) — comme dans d'autres parlers septentrionaux, mais un peu différemment (*t > ḍ* et se confond avec la réalisation de /d/), cependant, et c'est plus original, le relâchement affecte aussi les sifflantes et la chuintante sonores (*z > z̄ [θ]*, *ḥ > ḥ̄ [θ]* et *ž > ž̄*).

Aux autres niveaux de la langue, un mélange assez comparable de traits pan-berbères, d'archaïsmes et d'innovations est observable.

Concernant le verbe, par exemple, le zénaga connaît, comme la plupart des parlers, des distinctions entre plusieurs formes aspecto-modales : celles d'Aoriste, d'Aoriste intensif, de Prétérit (affirmatif) et de Prétérit négatif. Mais plusieurs parlers, dont le zénaga, ont également une forme d'Aoriste intensif négatif — leur dispersion dans l'ensemble du domaine témoignant en faveur de l'ancienneté de la forme. En revanche, le zénaga se distingue de tous les autres parlers berbères en n'employant pas la particule *ad* ou une de ses variantes pour l'expression du futur. Sur bien d'autres points le zénaga présente ainsi des conservatismes : telle la survivance d'une classe d'adjectifs et d'une conjugaison qui leur est propre, uniquement par suffixes (Taine-Cheikh 2003, 2014) ou encore le maintien de deux particules d'orientation, alors que celle exprimant le mouvement centrifuge a souvent disparu — quand ce ne sont pas les deux (Taine-Cheikh 2017).

²⁴ Signalons quand même *tāwəlwīt/tīwəlwīt*, qui signifie couramment ‘hémistiche (poétique)’ en ḥassāniyya et a été relevé dans les villes anciennes (Qasr el-Barka, Oualata) avec le sens de ‘vantail’.

²⁵ Le signe *g* est employé pour transcrire la vélaire, même dans les cas où les auteurs l'avaient noté *γ*.

Parmi les nombreuses particularités linguistiques observées en zénaga, on trouve aussi beaucoup de traits qui ont toutes les chances d'être des innovations propres à ce parler. C'est le cas notamment de l'emploi de la particule *ad* avec le sens de 'si' du conditionnel, comme quotatif ou comme conjonction de subordination après les verbes de pensée.

D'autres traits sont plus difficilement classables en archaïques ou innovants. Ainsi existe-t-il dans une grande partie du domaine berbère une opposition, pour les nominaux, entre une forme « libre » (usitée notamment pour les compléments d'objet et les noms topicalisés) et une forme « d'annexion » (usitée en particulier pour les sujets lexicaux suivant le verbe et les compléments de nom). Cette opposition est absente en zénaga, comme dans divers autres parlers (souvent orientaux), mais on peut se demander si cette absence correspond à une perte ou s'il s'agit d'une innovation que ne partagent pas certaines branches du berbère.

3.2. Traits partagés et caractères hérités

Parmi les traits que le zénaga présente en commun avec divers parlers berbères, certains sont sans doute hérités, alors que d'autres peuvent être accidentels, fruits d'évolutions parallèles.

Je considère par exemple que la tendance à la spirantisation des dentales (évoquée précédemment) fait partie des traits partagés quasiment par accident : très répandue en berbère septentrional, elle fait partie d'un phénomène plus vaste de relâchement des articulations qui présente de nombreuses différences d'un parler à l'autre, au-delà de convergences frappantes, par exemple dans le fait que certains phonèmes — les nasales en particulier — bloquent régulièrement la spirantisation (Louali-Raynal 1999)²⁶.

Voyons maintenant l'évolution historique du phonème β de Ghadamès et Augila. Kossmann (1999 : 114-6) a établi que β , immédiatement suivi d'une consonne, passait régulièrement à *w* au Djebel Nefousa et en zénaga, tandis qu'il évoluait en *b* dans tous les autres parlers. Ainsi pour 'se tenir debout' : Ghadamès *ǎβdǎd*, Augila *βded*, à comparer, d'une part avec le kabyle *bedd*, *bded*, le chleuh *bdd*, le rifain *bedd* etc. ; d'autre part avec le nefousi *wded* et le zénaga *ǎwǎǎd*²⁷. Les points communs entre le nefousi et le zénaga n'étant pas spécialement nombreux (du moins comme innovations partagées), on peut penser que cela n'impliquait pas nécessairement une proximité génétique.

Le trait prend toutefois plus de relief quand on observe qu'un troisième parler se comporte comme le nefousi et le zénaga. En tetserret, en effet, non seulement 'être debout' se dit *awǎd* et 'saison sèche' *anawwad*, mais encore 'mouiller' (un autre des cognats listés par Kossmann) se dit *odǎg*. Ce verbe *odǎg* est à rapprocher du zénaga *ǎwǎǎg* 'être mouillé ; (se) mouiller', par opposition au ghadamsi *ǎβǎǎg* d'une part, au kabyle *bzeg*, au ouargli *bzeg*, etc.

²⁶ La découverte de phénomènes spirants en zénaga (Taine-Cheikh 1999) a remis en question l'idée selon laquelle on pouvait établir des regroupements génétiques significatifs sur la base de l'opposition « parlers spirants » vs « parlers non spirants ».

²⁷ Ainsi aussi pour 'été' : ghadamsi *anǎβdu*, à comparer, d'une part avec le kabyle, le chleuh et le rifain *aneβdu*, etc. ; d'autre part le zénaga *tnǎwǎǎd*.

Or le tetserret est apparu, depuis 2001 avec les premiers travaux de Attayoub et de Walentowitz & Attayoub, comme une variété de berbère complètement différente du touareg (avec lequel elle est pourtant en contact étroit), mais relativement proche du zénaga parlé en Mauritanie. C'est notamment Attayoub (2001 : 46) qui a rapproché les formes du diminutif en tetserret de celles du zénaga²⁸ – une convergence qui me semble vraiment significative pour reconstruire l'histoire du berbère du sud-ouest.

Ce trait a peut-être échappé à Cécile Lux, qui a poursuivi l'étude du tetserret, mais celle-ci a relevé un certain nombre de rapprochements en procédant à une comparaison assez systématique avec le zénaga (Lux 2013).

L'un d'eux concerne d'ailleurs, à nouveau, la semi-consonne *w*, mais il s'agit cette fois de la gémination de *w* qui fait évoluer la géminée en *bb*, en tetserret et en zénaga, alors que *w* gémine ailleurs en *gg* ou *gg^w*. Exemples :

– ‘(être) rouge’ : zénaga *žobbā* et tetserret *žobba*, à comparer au ouargli *zoueğ* et au siwi *azəggəğ* ;

– ‘être loin ; s'éloigner’ : zénaga *uḃḃug* et tetserret *əbbog* par rapport au chleuh *aggug* et au touareg (Ahaggar) *aḡeḡ* ;

– ‘an, année’ : zénaga *äššäbbäš* et tetserret *šabbaš*, à comparer au chleuh *as^ugg^was*, au kabyle *asegg^was* et au ghadamsi *azeggas*.

Certaines des convergences signalées par Lux concernent la phonétique (telles la réalisation *ḏḏ* comme géminée de /ḏ/, au lieu de la réalisation plus fréquente de *ṭṭ* ou les réalisations chuintantes de *s et *z), d'autres concernent la phonologie (richesse des systèmes consonantiques et vocaliques ; affaiblissement de *ḡ²⁹*), d'autres enfin la morphologie (telle la formation du pluriel des nominaux, non par affixation ou variation interne, mais par combinaison des deux procédés, affixation et variation interne).

L'un des traits morphologiques importants que Lux a relevé (après Taine-Cheikh 2005a³⁰) est que le tetserret était la seule variété du berbère à avoir, comme le zénaga, un suffixe *-(ä)g* comme marque verbale de 1SG, alors que les autres langues et dialectes berbères ont *-ḡ* (ou *-ḡ*).

La grammaire n'est cependant pas le seul domaine où se manifestent des similitudes entre le tetserret et le zénaga.

Le nom pour ‘femme’ est *tənəš^vəmt* en zénaga (littéralement ‘musulmane’, avec ici *l > t^v*), ce qui rappelle le touareg *tanəsləmt* et le tetserret *tənešləmt* ‘femme

²⁸ Il a constaté que les deux parlers utilisaient le même préfixe *aḡ* ou *əḡ* pour le diminutif masculin, sans préciser qu'un suffixe *-t* (absent en tetserret) était présent en zénaga.

²⁹ En tetserret il s'agit plus d'une disparition que d'un affaiblissement car (sauf dans deux cas où *ḡ > ḡ*) on n'a pas, comme en zénaga, une laryngale *ʔ* correspondant aux *ḡ* des autres parlers, ainsi pour ‘tête’ : pan-berbère ḠF (cf. ouargli *iḡef*), mais zénaga *iʔ* et tetserret *ef/eff*. Le tetserret présente plus fréquemment une trace de pharyngalisation sur les voyelles basses présentes, comme dans ‘tuer’ : pan-berbère NḠ (cf. chleuh, kabyle *neḡ*), mais zénaga *a^ʔni* (?N?) et tetserret *ana*. Il existe par ailleurs un certain nombre de cas où un *ḡ* apparaît en tetserret et/ou en zénaga (notamment dans le préfixe du diminutif).

³⁰ Dans cet article je tenais déjà compte des informations sur la tameseghlalt (une variété proche du tetserret) présentées par Jeannine Drouin lors de sa communication au GLECS du 29/11/2001.

musulmane’, et pourrait se retrouver, sous une forme tronquée, dans le SG *ešli* ‘femme’ du tetserret. Mais le PL *tšnagin* ‘femmes’ du tetserret établit une relation plus intéressante encore avec le zénaga (Walentowitz & Attayoub 2001 : 32) puisqu’il correspond à *tužnāgən*, le terme qui renvoie dorénavant à une caste (‘femmes tributaires’) mais qui était à l’origine un nom d’ethnie (‘femmes des Zénaga’) ³¹.

Une autre correspondance intéressante est celle existant entre le zénaga *tagađiL* PL *tugudayən* ‘femmes maures, mauresques’ et le tetserret *tagáđit* PL *təgáđálin* ‘(femmes) propriétaires’ – correspondance remarquable, bien que la présence d’une dentale emphatique reste inexplicquée si l’étymon est *Gudāla*, sauf à y voir une contamination par *qāđi*.

Souag (2010), qui a été le premier à signaler la correspondance entre *tagađiL* et *tagáđit*, faisait aussi un rapprochement avec le terme *gađi* ‘Reguibi Bedouin’ en usage dans le songhay korandjé. Dans ce même article et dans un second datant de 2015, il donne par ailleurs plusieurs exemples de termes attestés seulement en tetserret et/ou en zénaga (ou sous une forme particulière à ces langues ³²) qu’il a retrouvés dans des parlars songhay septentrionaux. Il en conclut que, non seulement le zénaga et le tetserret constituent une branche particulière du berbère, comme l’avaient supposé Attayoub et Lux, mais encore que ces langues ont connu une aire suffisamment étendue pour laisser des traces jusque dans le songhay korandjé parlé au sud de l’Algérie ainsi que dans les langues songhay tadaksahak et tagdal parlées plus à l’est, respectivement au Mali et au centre du Niger.

3.3. Les effets du contact avec les langues voisines

Parmi les emprunts que peut faire une langue berbère, il y a ceux qu’elle peut faire à une autre langue berbère, même si ce ne sont sans doute pas les emprunts les plus faciles à identifier.

Considérer certains lexèmes comme des mots-voyageurs peut fournir une solution lorsque l’on se trouve face à des exceptions. C’est ainsi notamment, par des emprunts au tamacheq, que Lux (2013 : 131) explique la présence de la vélaire *ğ* dans certains lexèmes du tetserret tels que *ağazir* ‘rivière, mare’, *ağrad* ‘finir’ et *ğərəd* ‘tout, totalité’ ³³.

Cette explication paraît tout à fait légitime compte-tenu de la proximité des deux langues et du bilinguisme des locuteurs du tetserret. J’ai moi-même expliqué un certain nombre de *ğ* en zénaga par des emprunts à l’arabe *ħassāniyya*, que les zénagophones pratiquent depuis plus ou moins longtemps : ainsi *yūgyä* ‘devenir coûteux’ (< arabe ĠLY), *yugḃäy* ‘accepter’ (< arabe ĠBL), *arğas* ‘bon marché’ (< arabe RḤṢ).

Souag (2017) a cependant été plus loin en proposant de voir, dans plusieurs lexèmes du zénaga où un *ğ* apparaît, des emprunts à d’autres parlars berbères, dans

³¹ En tetserret, toutefois, il existe un terme spécifique pour ‘femme libre’ : *tilelt* PL *tillalaten* (Attayoub 2001 : 91).

³² Notamment des formes sans *ğ* comme *adas* ‘colostrum’, similaire au zénaga *āđiʔs*, par opposition aux formes pan-berbères de racine DĠS.

³³ Elle aurait pu aussi expliquer *ağlad* ‘oublier’ par un emprunt à l’arabe — de même d’ailleurs que *ašğal* ‘travailler’, même s’il est usité en tamacheq.

la mesure où ils font référence à des objets ou des notions aisément empruntables : ainsi pour *uḡrəllih* ‘youyou’, *aḡabāh* ‘bride’, *aḡmi* ‘mettre le henné’, *āmḡar* ‘chef’ et *aḡayniš* ‘panthère’.

Cette hypothèse n'est pas à exclure, même si la présence en zénaga d'un ḡ, en dépit de la correspondance régulière ḡ – ʔ, me semble souvent imputable à d'autres facteurs, non seulement la spirantisation de *g* au contact d'une sifflante (ainsi dans *taḡzəl* ‘rein’, voir tableau 1), mais encore le contact, dans certaines positions syllabiques, avec des consonnes comme *m*, *n* et *r*. Le ḡ serait ainsi préservé de la chute, par exemple dans le zénaga *āmḡar* ‘chef’, alors qu'il s'affaiblit ou chute dans ce qui pourrait être, à l'origine, un lexème de la même racine (zénaga *yāmuʔr* ‘être grand (en âge)’, à rapprocher du tetserrret *amar* ‘frère aîné’).

On notera que l'absence de ḡ dans certains mots s'observe exceptionnellement dans une aire beaucoup plus étendue que dans les seuls zénaga et tetserrret. Cela semble être le cas du nom donné à ‘chameau (dromadaire)’ dans les parlers méridionaux où la racine est souvent LM, avec une emphase fréquente du *l* (signe probable d'une uvulaire disparue) : ouargli et mozabite *aḡəm*, touareg du Niger *aḡəm*, tetserrret *eylim*. En zénaga, ʔ apparaît dans la plupart des formes mais, curieusement, à une place variable dans la racine : ‘chameau’ *āyiʔm* M.PL *iʔymän*, ‘chamelle’ *tāyimt tāyiʔmt* F.PL *tiʔymən*. Alors qu'au Niger une variante *aḡlam* existe, le touareg de l'Ahaggar distingue plus nettement *alem* ‘chameau (de n'importe quel âge)’ de *aḡlam* ‘chameau de selle’, une forme qui semble présenter les trois radicales originelles mais dans un ordre différent de l'étymon. Le lexème est en effet considéré comme un emprunt à l'arabe ḠML (ou GML) via le latin *camel(us)*³⁴. Curieusement, c'est un autre ordre (fruit d'une métathèse différente) qui se manifeste dans les parlers septentrionaux : kabyle *aḡ^wem*, siwi *aḡom*.

Le mot-voyageur aurait donc subi, non seulement deux métathèses, mais encore l'affaiblissement (ou évolution en ʔ) du ḡ dans tous les parlers méridionaux. Le fait que deux racines soient attestées en touareg, avec des sens souvent légèrement distincts³⁵, pourrait cependant faire penser à l'existence d'une forme berbère plus ancienne, qui se serait dédoublée en touareg par l'ajout d'une forme nouvelle issue plus ou moins directement du latin.

Les langues berbères du sud, et notamment le zénaga, ont certainement fait moins d'emprunts au punique et au latin que les langues septentrionales, sans doute pour des raisons de moindre contact, mais surtout pour des raisons de modes de vie (et donc de *realia*) plus éloignés, les domaines d'emprunt les plus fréquents étant ceux de la botanique et de l'agriculture³⁶.

Le zénaga, quant à lui, a fait des emprunts lexicaux aux langues des sédentaires voisins (wolof, pulaar, soninké). Souvent passés ensuite en ḡassāniyya (ainsi le

³⁴ Notamment des formes sans ḡ comme *adəs* ‘colostrum’, similaire au zénaga *ādiʔš*, par opposition aux formes pan-berbères de racine DḠS.

³⁵ Pour le touareg du Mali, Heath (2006) semble opposer *təḡləmt* ‘chamelle’ à *tāḡlamt* ‘chamelle de monture, chamelle adulte (qui n'a pas mis bas)’.

³⁶ Sur les emprunts du berbère au punique et au latin voir Kossmann (2013 : 56 et *sq.*). Signalons deux termes latins usités dans la religion chrétienne et passés en zénaga : *āmārkiḏi* ‘aumône, charité’ (du latin *mercēs* ‘récompense’) et *āvākkaḏi* ‘péché’ (du latin *peccātum*).

terme pour ‘musicien-chanteur, griot’ : wolof *gewel* > zénaga *īggiwi* > ḥassāniyya *i(i)ggīw*), ces emprunts restent cependant assez rares. Leur nombre est certainement bien moindre que celui des emprunts à l'arabe.

Parmi les premiers emprunts à l'arabe, on trouve des items relevant du lexique de la religion, comme *yāṣṣallā* ‘prier’, *taʿzalliʿd* ‘prière’ et *anʿzalliʿd* ‘lieu de prière, mosquée’ d'une part, *yuḏum* ‘jeûner’ et *uḏum* ‘jeûne’ d'autre part, même s'ils sont bien intégrés en zénaga et quasiment pan-berbères (Kossmann 2013 : 82-3). En revanche, les noms des prières usités en zénaga font partie des composés d'origine berbère tels que *takkuḏan* ‘prière de l'après-midi’ (litt. ‘quatrième’) et *tnuʿšaʿn* ‘prière du couchant’ (litt. ‘celle(s) du manger’). Elles sont d'ailleurs assez proches de celles qu'on trouve dans les autres parlers berbères (Naït-Zerrād 1998 : 62-64), et sans doute très anciennement intégrées au zénaga.

Il n'est pas question d'énumérer ici les emprunts à l'arabe, classique ou ḥassāniyya, parmi lesquels on trouve à la fois des emprunts bien intégrés, presque indécélables, et des emprunts facilement identifiables, avec un préformant dérivé de l'article défini *al-* (assimilé ou non) pour les nominaux — comme dans *almaṣḥaf* ‘(le) livre du Coran’, *aṣṣabḏ* ‘samedi’ (< *as-sabt*) et *aṣṣaḏy* ‘bouilloire’ (< *ṣ-ṣaṭl*) — et avec un schème tri- ou quadrisyllabique à voyelles thématiques *a* pour les verbes — comme dans *yawāffāqa* ‘mettre d'accord’ (< *wāvəq*).

Il est un peu dérisoire, dans le cas d'une langue en voie de disparition ayant perdu la plupart de ses (bons) locuteurs, de calculer des pourcentages d'emprunt. J'attire cependant l'attention sur le fait que j'ai pu encore observer chez mon informateur l'emploi régulier des numéraux berbères (Taine-Cheikh 2005b). Dans la mesure où ils ont disparu au profit des numéraux arabes dans beaucoup de parlers berbères, c'est un signe assez net de résistance à l'emprunt. Je dirais même qu'il est un peu représentatif de l'état général du zénaga.

Le contact multiséculaire entre le zénaga et le ḥassāniyya n'a pas manqué de laisser des traces, mais il se marque moins par des emprunts massifs que par des innovations similaires, des évolutions parallèles, perceptibles notamment dans les grammaticalisations observables dans les deux langues (Taine-Cheikh 2008b).

Contrairement à d'autres variétés de berbère qui survivent en s'ouvrant plus ou moins massivement à l'emprunt, le zénaga me semble sur le point de disparaître sans pour autant perdre vraiment son identité.

Il serait intéressant de connaître la formation et l'histoire des différents îlots linguistiques existant de par le monde. Le présent article ne porte pratiquement que sur un seul îlot linguistique, celui du zénaga, même s'il s'intéresse de près à un second îlot linguistique présentant d'importants points communs avec lui, l'îlot linguistique du tetserret, situé pour sa part en contexte touareg.

L'article s'efforce de considérer l'îlot zénaga sous différents points de vue, non seulement sociolinguistique et ethno-linguistique, mais également historique (et même préhistorique) et, pour finir, linguistique. Il apparaît, en conclusion, que cet îlot a émergé très lentement, sous l'action de nombreux facteurs, et que cette entité particulière, fortement enclavée depuis certainement plusieurs siècles, met presque autant de temps à se dissoudre qu'elle a mis à se former. Là encore, on

perçoit que des causes de multiples natures influent sur l'évolution de l'enclave, en faveur de sa résistance ou au contraire de sa disparition.

Au plan linguistique, il est intéressant de constater que cette langue en voie de disparition, isolée des autres langues berbères depuis plus de huit siècles, manifeste certes beaucoup d'originalité – plutôt par évolution interne que sous l'influence des langues avec lesquelles elle est en contact –, mais qu'elle présente aussi un certain nombre de conservatismes, voire d'archaïsmes. La comparaison avec le tetserrèt faisant apparaître un nombre significatif de points communs (à commencer par l'existence d'une formation diminutive spécifique), on a des raisons de penser que l'évolution même du zénaga a dû se faire très lentement et que le zénaga s'éteindra sans nécessairement connaître des bouleversements radicaux.

Références bibliographiques

- Aikhenvald, Alexandra (1988). 'A Structural and Typological Classification of Berber Languages', in S. Brauner & E. Wolff, *Progressive Tradition in African and Oriental Studies*. Berlin : Akademie Verlag, 36-43.
- Aghali-Zakara, Mohamed & Drouin, Jeannine (2000). 'Écritures libyco-berbères', in A. Zali & A. Berthier (dir.), *L'aventure des Écritures : naissance*, Paris : Bibliothèque Nationale de France, 99-111.
- Ameur, M. (1990). 'À propos de la classification des dialectes berbères', *Études et Documents Berbères* 7 : 15-27.
- Attayoub, Abdoumoukoko K. (2001). *La tatserrèt des Aytawari Seslem : Identification socio-linguistique d'un parler berbère non-documenté chez les touaregs de l'Azawagh (Niger)*. Maîtrise de linguistique. Paris : INALCO.
- Basset, René (1909), *Mission au Sénégal. I : Étude sur le dialecte zénaga. Notes sur le hassania. Recherches historiques sur les Maures*, Paris : Leroux.
- Bonte, Pierre (1998). *L'émirat de l'Adrar. Histoire et anthropologie d'une société tribale du Sahara Occidental*. Thèse de doctorat d'état en anthropologie, 3 vol. Paris : EHESS.
- Camps, Gabriel (1961). *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris : Arts et Métiers Graphiques.
- Camps, Gabriel (1986). 'Funerary monuments with chapels from the northern Africa', *The African Archeological review* 4 : 161-164.
- Camps, Gabriel (1999). 'G76. Gudâla/Guezula', *Encyclopédie berbère* 21. Aix-en-Provence : Edisud, 3223-3224.
- Cenival (de), Pierre, & Monod, Théodore (eds.) (1938). *Description de la Côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal par Valentim Fernandes (1506-1507)*. Paris : Librairie Larose.
- Chapelle, Jean & Monod, Théodore (1937). 'Note sur la grande sépulture d'El Mreïti', *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française* 20(4) : 507-521.
- Colin, Georges S. (1930). 'Notes de dialectologie arabe. II. Sur l'arabe marocain de l'époque almohade', *Hesperis* XI : 104-120.
- Cuoq, Joseph M. (1975). *Recueil de sources arabes concernant l'Afrique Occidentale du VII^e au XV^e siècle*. Paris : CNRS.
- Desanges, Jehan (1998). 'G34. Gétules', *Encyclopédie berbère* 20. Aix-en-Provence : Edisud, 3063-3065.
- Dubié, Paul (1940). 'L'îlot berbérophone de Mauritanie', *Bulletin IFAN* 3-4 : 316-325.

- Ehret, Christopher (2019). 'Berber Peoples in the Sahara and North Africa. Linguistic Historical Proposal', in M. C. Gatto & D. J. Mattingly, N. Ray, M. Sterry (eds), *Linguistic Aspects of Migration and Identity*, Cambridge etc. : Cambridge University Press, 464-494.
- Elmedlaoui, Mohamed (2011). 'Le groupe berbère', in E. Bonvini, J. Busutil & A. Peyraube (eds), *Dictionnaire des langues*. Paris : PUF, Coll. Quadrige/Dicos Poche), 243-260.
- Faidherbe, Gén. (1877). *Le zénaga des tribus sénégalaises. Contribution à la langue berbère*. Paris : Leroux.
- Gauthier, Yves & Christine (2011). 'Des chars et des Tifinagh : étude aréale et corrélations', *Cahiers de l'AARS* 15 (décembre 2015) : 91-118.
- Heath, Jeffrey (2006). *Dictionnaire touareg du Mali. Tamachek-anglais-français*, Paris : Karthala.
- Kossmann, Maarten (2012). 'Berber', in Z. Frajzyngier & E. Shay (eds), *The Afroasiatic Languages*. Cambridge etc. : Cambridge University Press, 18-101.
- Kossmann, Maarten (2013). *The Arabic Influence on the Northern Berber Languages*. Leiden, Brill.
- Louali-Raynal, Naïma (1999). 'La spirantisation en berbère', in M. Lamberti & L. Tonelli, *Afroasiatica Tergestina*, Padova, Italy : Unipress, 271-298.
- Lux, Cécile (2013). *La tetserret, langue berbère du Niger. Description phonétique, phonologique et morphologique, dans une perspective comparative*. Köln : Köppe.
- Monteil, Charles (1939). 'La langue azer', in Th. Monod (ed.), *Contributions à l'étude du Sahara occidental*. Paris : Larose, 213-341.
- Monteil, Vincent (1964). *L'islam noir*. Paris : Seuil.
- Naït-Zerrad, Kamal (1998). *Lexique religieux berbère et néologie : un essai de traduction partielle du Coran*. Milan : Centro Studi Camito-Semitici.
- Naït-Zerrad, Kamal (2002). *Dictionnaire des racines berbères (formes attestées), III. D - GfY*. Paris-Louvain, Peeters.
- Nicolas, Francis (1953), *La langue berbère de Mauritanie*, Mémoires de l'IFAN, Dakar : IFAN.
- Ould Cheikh, Abdel Wedoud (1995). 'La société sanhaja méridionale au XV^e siècle. Autour d'une correspondance en provenance du Takrûr', *Maşâdir. Cahier des sources de l'histoire de la Mauritanie* 1 (1994), 5-35.
- Ould Cheikh, Abdel Wedoud (2008). 'Avant-propos : Les communautés zénagophones aujourd'hui', in C. Taine-Cheikh, *Dictionnaire zénaga-français*. Köln : Köppe, XV-XXXIII.
- Ould Cheikh, Abdel Wedoud & Taine-Cheikh, Catherine (2010), 'M71. Mauritanie', *Encyclopédie berbère* 31. Paris – Louvain – Walpole, MA : Peeters, 4747-4757.
- Pichler, Werner & Le Quellec, Jean-Loïc (2009). 'Considerations on the sign † and the problem of its interpretation in tifinagh inscriptions', *Sahara* 20 : 203-210.
- Robert-Chaleix, Denise (1986). 'Nouveaux sites médiévaux : un aperçu sur les régions septentrionales du Bilad es Sudan', in *Actes du IV^e colloque euro-africain sur l'Histoire du Sahara et des relations transsahariennes entre le Maghreb et l'Ouest africain du Moyen-Âge à la fin de l'époque coloniale*. Bergame : Gruppo Walk-Over, 46-68.
- Souag, Lameen (2010). 'The western Berber stratum in Kwarandzyey (Tabelbala, Algeria)', in H. Stroomer & al. (eds), *Études berbères V*. Köln : Köppe, 177-189.
- Souag, Lameen (2015). 'Non-Tuareg Berber and the origins of Northern Songhay', *Journal of African Languages and Linguistics* 36(1) : 121-143.
- Souag, Lameen (2017). 'La diffusion en berbère : Réconcilier les modèles', in *Diffusion, implantation, convergence*, Mémoires de la SLP (N. S.) n° 24. Louvain : Peeters, 83-107.

- Taine-Cheikh, Catherine (1989). 'La Mauritanie en noir et blanc. Petite promenade linguistique en *ḥassāniyya*', *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée* 54 (1989/4) : 90-105.
- Taine-Cheikh, Catherine (1997). 'Pratiques de l'arabe et processus identitaires en Mauritanie', in F. Laroussi, *Plurilinguisme et identité(s). Le cas du Maghreb*. Mont-Saint-Aignan : Publications de l'Université de Rouen (PUR) n° 23, 67-79.
- Taine-Cheikh, Catherine (1999). 'Le zénaga de Mauritanie à la lumière du berbère commun', in M. Lamberti & L. Tonelli, *Afroasiatica Tergestina*, Padova, Italy : Unipress, 299-324.
- Taine-Cheikh, Catherine (2002). 'Morphologie et morphogenèse du diminutif en zénaga (berbère de Mauritanie)', in K. Naït-Zerrad (ed.), *Articles de linguistique berbère. Mémorial Werner Vycichl*. Paris : L'Harmattan, 427-454.
- Taine-Cheikh, Catherine (2003). 'L'adjectif et la conjugaison suffixale en berbère zénaga', in J. Lentin et A. Lonnet (éds), *Mélanges David Cohen*. Paris : Maisonneuve & Larose, 661-674.
- Taine-Cheikh, Catherine (2005a). 'Les marques de 1ère personne en berbère. Réflexions à partir des données du zénaga', in A. Mengozzi (a curia di), *Studi Afroasiatici*. Milano : Franco Angeli, 97-112.
- Taine-Cheikh, Catherine (2005b). 'Les numéraux en zénaga. Contribution à la syntaxe des noms de nombre en berbère', *Studi Maghrebini*, (N. S.) vol. 3 (2005) : 269-280.
- Taine-Cheikh, Catherine (2008a). *Dictionnaire zénaga – français. Le berbère de Mauritanie par racines dans une perspective comparative*. Köln : Köppe.
- Taine-Cheikh, Catherine (2008b). 'Arabe(s) et berbère en contact : le cas mauritanien', in M. Lafkioui & V. Brugnatelli (eds), *Berber in Contact. Linguistic and Sociolinguistic Perspectives*. Köln : Köppe, 113-138.
- Taine-Cheikh, Catherine (2014). 'Qualification and comparison in Berber. The verb-noun distinction and its fluctuations', *STUF* 67/1 : 63-79.
- Taine-Cheikh, Catherine (2017). 'Les particules d'orientation du berbère. Fonctionnement, sémantisme et origine', *Quaderni di Vicino Oriente*, XIII : 247-257.
- Trousset, Pol (2012). 'N64. Nomadisme (Saharien en Afrique du Nord dans l'antiquité)', *Encyclopédie Berbère* 34. Paris – Louvain – Walpole, MA : Peeters, 5578-5589.
- Vernet, Robert (1993). *Préhistoire de la Mauritanie*. Nouakchott : Centre Culturel Français A. de Saint-Exupéry – Sépia.
- Vernet, Robert (2015). 'P73. Protohistoire de la Mauritanie : le peuplement berbère', *Encyclopédie berbère* XXXIX. Paris – Louvain – Walpole, MA : Peeters, 6563-6573.
- Vycichl, Werner (2005). *Berberstudien & A Sketch of Siwi Berber (Egypt)*. Köln : Köppe.
- Walentowitz, Saskia & Attayoub, Abdoumobamine K. (2001). 'La *tetserrét* des Touaregs Aytawari Seslem : Un parler proche du berbère « septentrional » chez les Touaregs de l'Azawagh (Niger)', *Annuaire de l'Afrique du Nord* XXXIX : 27-47.

Abstract

Il existe, dans le sud-ouest de la Mauritanie, un îlot de locuteurs parlant une variété de berbère appelée le zénaga. Dans cet îlot, devenu entièrement bilingue, la pratique de l'arabe *ḥassāniyya* est devenue beaucoup plus courante que celle du berbère et ne cesse de se renforcer. L'article comporte trois parties. La première, consacrée à la situation actuelle des zénagophones, précise leur territoire, leur nombre, les valeurs qu'ils attribuent aux langues qu'ils parlent et ce qu'elles représentent par rapport à leur identité culturelle. La seconde porte sur l'histoire de

la région et plus particulièrement celle des populations berbérophones, présentes au Sahara ouest-africain depuis le néolithique, qui connurent leur heure de gloire au XI^e siècle avec l'épisode almoravide et un enclavement très progressif après l'arrivée des Bāni Ḥassān. La dernière partie propose une étude linguistique qui permet de situer le zénaga par rapport aux autres parlers berbères, de le comparer avec le parler tetserret qui lui est le plus proche et d'évaluer les effets du contact avec les langues voisines.

mots-clef

berbère, zénaga, arabe ḥassāniyya, arabisation, islam